

MINE DE RIEN

Frédéric Jésus

Simon prend le crayon. Le crayon prend Simon. Les voici qui courent sur la page. Nul ne songe à prendre l'autre de vitesse. Nul ne se demande lequel des deux se fatiguera le premier. Un courant d'air gonfle le double rideau de tulle blanche, dont un pan caresse la table et vient se poser sur la feuille. Simon note l'événement, et le crayon aussi. Le premier regarde par la fenêtre – passage d'une péniche sur le canal aux eaux de jade sombre, passage de relais du crépuscule aux réverbères. Le second s'intéresse au tissu – présence d'un ourlet, relief d'un fil de trame. Tout est consigné : sait-on jamais ?

Une averse gifle soudain les carreaux. Le *Stabat Mater* de Vivaldi coule en stéréo du fond de la chambre. Hier soir, avant l'orage, c'était *In a silent way* de Miles Davis.

Il est temps que débute l'histoire. L'histoire de Simon. Ou celle du crayon. Leur histoire, en tout cas. Chacun des deux s'estime et s'appréhende comme le prolongement de l'autre. Ce qui advient à l'un advient aussi à l'autre. Et c'est sans doute la même histoire qu'ils vont raconter. Ou bien qui va, ensemble, les raconter. Ou, peut-être encore, l'histoire de l'un va-t-elle tirer celle de l'autre. Ou l'inverse. Cela importe peu. Le crayon ne serait, sans Simon, qu'une chose inerte, qu'un peu de charbon gainé d'un peu de bois. Et Simon n'aurait d'autre horizon que l'emploi de bureau en apesanteur auquel il consacre sa journée si, le soir venu, le crayon ne l'aidait à dévoiler la face cachée de celle-ci. Ainsi en va-t-il, dit-on, de la baguette et du magicien, si nu sur sa planète.

Pendant les longues heures qui le privent de Simon, le crayon se languit. Livré à lui-même, immobile sur la table, il déteste rester confiné aux marges du cahier, là d'où tout peut venir mais où rien ne se passe encore. Il n'a pas la fibre domestique de se prendre pour un chat. Même l'humour des mots germant dans l'épaisseur des pages en jachère ne peut déridier son impatience : c'est en vain qu'il fait « grise mine ». Il lui faut supporter, impuissant, le spectacle des phrases tracées la veille qui, sur les lignes sensées les contenir, le narguent et se tortillent en de séditieuses danses du ventre. Pour un peu, elles lui dicteraient la suite. Elles le font peut-être. Ainsi en va-t-il, dit-on, du harem et de l'eunuque, si seul en son désir.

Simon ne se souvient ni quand ni pourquoi il a commencé à noircir l'un après l'autre les cahiers à petits carreaux dont les rayons papeterie des supermarchés ne sont jamais à court. Il en va ainsi depuis presque toujours, lui semble-t-il. En chaque ville, en chaque chambre, la nuit qui vient le trouve attablé devant la fenêtre. Thermos de thé au lait, pot de tabac blond, nuages de musique. La lampe métallique léguée par son grand-père – un Simon, lui aussi – projette sur la table un cône de soixante watts qui ignore le reste de la chambre. Alors, et alors seulement, Simon saisit le crayon et, par ce simple geste, viennent en foule compacte et gesticulante tous les mots qui ne furent pas dits pendant la journée. Ou pas écrits. À peine pensés. Les journées sont brutales.

Non que Simon, aux heures diurnes de la vie sociale, reste sans rien dire ou rien écrire lorsqu'il occupe son bureau – ou, plutôt, que son bureau l'occupe - au premier étage de l'annexe de la Mairie. Mais il sait ce qu'il en est. Des mots qu'il doit y brasser en nombre, aucun n'est jamais inédit. Ni même destiné à être lu ou entendu pour ce qu'il pourrait suggérer. C'est d'ailleurs ce qui, fondamentalement, est attendu de lui. Nulle note, nul rapport, nulle instruction écrite ou verbale ne doit ouvrir le risque d'intéresser ses destinataires. Encore moins de les surprendre. Ou d'éveiller chez quelque crayon tapi dans les parages au fond de son tiroir le désir de le quitter en douce et de prendre l'initiative d'un nouveau paragraphe. La règle est de n'inspirer aucune inspiration, aucun codicille.

Au bureau, Simon est plus lisse qu'une promesse d'immobilité. Il est tenu, comme ses collègues, de suivre les consignes, qu'elles tournent en rond ou que, plus rarement, elles galopent. Chacun tourne donc, et parfois galope, mais se sait dûment invité à s'abstenir de penser ou, pire encore, d'émettre une idée pendant les heures de travail. L'oublier relève de l'avertissement avant sanction. Les crayons mis à disposition par le Service des Moyens Généraux ne sauraient non plus transgresser l'ordinaire. Il leur revient, en cas de contrôle, de se montrer taillés et calibrés à souhait pour tracer la prose à tampon que l'on attend d'eux. Ils s'alignent dans une promiscuité de gommes chargées de le leur rappeler. Chacun communit dans l'allégeance. Ainsi en va-t-il, dit-on, de l'ordre des choses et du sort réservé à ses instruments et à ses serviteurs pour qu'ils l'engraissent. Et de ce qu'il leur en coûte en retour pour se croire moins nus en leurs désirs et moins seuls sur leur planète.

Mais, pendant que Simon se conforme, le meilleur de ses crayons se morfond sur la petite table de la chambre sept de l'Hôtel de l'Écluse (*Hôtel meublé – Tout confort – Chambres à la semaine et au mois*, indique la plaque en cuivre incrustée dans le renforcement de la porte d'entrée). Depuis longtemps mordillé, exclus des inventaires, inapte à toute discipline, indemne des remugles hiérarchiques, il piaffe de l'aube au crépuscule pendant que, derrière la fenêtre, se traîne le canal et roulent les nuages.

Et chaque jour, c'est pire. Les phrases de la veille se liguent avec celles de toutes les autres veilles. Elles sont là, toutes proches. Elles grouillent, vivaces et profuses, entre les petits carreaux des feuilles, entre les feuilles du cahier, entre les cahiers de la pile. Il faudrait, de ces phrases, faire de fines tresses puis aussitôt, avec ces tresses, de longues cordes pour s'évader et se mêler enfin de ce qui se passe. À quoi bon, sinon, les laisser s'accumuler si près du rebord de la fenêtre ?

Tel est, dans la journée, l'état d'esprit d'un crayon qui ne manque pas d'idées. Simon, en théorie, n'en manque pas non plus. Renonçant à la tentation du renoncement, il se contente de céder à celle du détachement. Aux heures mortes de la journée et en dépit des instructions officielles, il s'en va rôder dans les recoins délaissés de la ville. Il s'affaire en bienveillant à en guetter les murmures. Au moindre signe d'intrépidité, il ausculte les sursauts de son cœur. Il s'obstine à capter les énergies avant qu'elles ne s'épuisent à l'intérieur des murs où les puissants veulent les confiner. À cela encore, et à cela seulement, il s'attache à ne pas renoncer.

Mais chaque jour, c'est pire. Il sait que ce qu'il sait de la cité n'a pas droit de cité – sinon dans les replis de ses cahiers secrets. Ses chefs lui enjoignent de ne voir en toute flamme que les dangers qu'elle permet d'éclairer. De se résoudre à ne gérer que des cendres. Et, pour toute étincelle

inopinée, d'ouvrir un dossier standard chargé de l'étouffer. Dans les sombres couloirs de la Mairie, les gradés rôdent en marmonnant : « Pas de feu dans les écrits ! ». On ne le répètera jamais assez : les employés ne le sont ni pour produire des idées flambant neuves ni pour relayer celles qui, non officiellement attisées, ont fini par faire long feu. Il leur revient seulement d'éteindre avec diligence celles qui, s'avançant fières ou rampantes, pourraient gagner les esprits combustibles. Ainsi pourrait se résumer le règlement intérieur : que brillent les journées sans lumière ! Et si torches il doit y avoir, il ne leur revient pas d'être portées par les petites mains de l'administration. Etc. Réitéré de la sorte dans tous ses replis métaphoriques, le message ne peut échapper à personne. Simon, comme chacun, s'abstient de briller et ne produit au bureau que des proses froides.

Alors quand vient le soir, une fois lourdement gravis les deux étages de marches grinçantes de l'Hôtel de l'Écluse, les retrouvailles de l'homme et du crayon sont lentes et très sobres. Simon vide ses poches. Il dénoue sa cravate. Il reste un instant assis dans la pénombre. Il époussette à l'intérieur de lui les scories de la journée. Sous la fenêtre, le crayon feint de somnoler à la lueur du réverbère. Parfois aussi brille la lune. Enfin, Simon se lève. Il va vers le réchaud à gaz et prépare du thé. Il bourre sa pipe, branche la radio ou met un disque, allume la petite lampe. Il ouvre le cahier à la page où il l'a quitté la veille. L'heure n'est plus à s'exécuter. Vient enfin celle où il cesse de feindre de croire qu'une situation peut être maîtrisée. Le canal peut bien couler dans le sens qui lui plaît. L'heure est à écrire ce qui est. Et ce qui pourrait être. Ce qui sera, peut-être.

Le crayon frémit du plaisir de se sentir saisi après une si longue attente. Il se love entre les doigts de celui qui, tout au refus de se faire donneur d'ordres après en avoir tant reçus, ne veut être que son partenaire et, selon les circonstances, son complice. L'étreinte pourrait être qualifiée de sexuelle, et les préliminaires confiner à l'urgence. Pourtant, comme chaque soir, le crayon va longuement osciller en funambule entre le papier et les rêveries de Simon. Celles-ci prendront ensuite, derrière les volutes de tabac, la forme d'une chorégraphie imaginaire qui affirme disposer de tout son temps pour devenir calligraphie.

On entend dehors les pneus des voitures qui écrasent les flaques et les freins qui couinent et les portières qui claquent et peut-être aussi des coups de feu, l'amorce d'une révolution ou d'un bal résolument populaire. À moins que ce ne soit un groupe de maquisards en goguette s'engouffrant dans le hall de l'hôtel, champagne et mitraillette en bandoulière. Ou bien la police donnant la chasse à un commando d'artistes syncrétiques – tamouls, malgaches, albanais, berbères et maliens réunis – au motif qu'il dénonce radicalement la dictature du brouillard et fomenté l'aspersion des murs par un complot de couleurs fluorescentes.

Stop ! Le crayon est prêt à annoncer tout cela, et bien plus encore. Simon feint de n'en pas douter. Mais le crayon attend mieux que des fantasmagories. Il y a une semaine ou à peu près, n'ont-ils pas noté ensemble, pour mémoire, cet extrait approximatif d'une vieille chanson de Dylan que passait la radio : « *Sans liberté d'expression, j'irais droit au marécage* » ? Justement, comment éviter de s'y enliser dès la première phrase ?

Comme chaque soir, le crayon reste suspendu, prêt à plonger dans l'eau claire et revigorante de la pleine page. Mais il est las de retenir une fois de plus le mot qui pourrait convoquer tous les autres. Il est depuis longtemps convenu avec Simon que l'histoire doit commencer. Il est du moins acquis que

Simon ne s'y opposera pas. Encore faudra-t-il renoncer aux songes et aux pusillanimités de routine. Ne plus s'égarer sur les habituels chemins de diversion. Tourner les talons une fois constatés les agréments vaseux qui les bordent. Se déprendre des molles satisfactions d'étape qui révèlent, en bout de course, leur vocation d'impasse. L'occasion ce soir est donnée de profiter de la brume qu'exhale le canal. Gagnant les seuils et la bouche des caves, elle ronge les apparences, gomme les évidences, encourage les errances. Il ne faut plus gaspiller la perspective d'avancer d'un pas ferme sur la terre ferme d'un réel sans jalon ni concession. Et de tracer enfin les phrases qui viendront percer en flèche la couenne d'un ordre soucieux de sa seule reproduction. Il s'agit, en somme, d'écrire.

La révolte de Simon a la transparence calme et bleue d'un ciel d'hiver. Elle peut guider ses pas d'un secteur à l'autre de la ville. Mais elle le plaque au sol dès qu'il lève la tête et qu'il ouvre les yeux. Elle est celle d'un homme sans colère qui a longtemps laissé son humilité routinière absorber les humiliations de passage. Il arrive qu'un tel homme aperçoive le couloir oublié qui mène à l'issue de secours et, derrière elle, à de nouvelles options. Mais, de cela, Simon n'est pas conscient, ou pas encore. Il ne peut pas le dire, encore moins l'écrire. Le couloir oublié retourne à l'oubli, et aucune carte n'en conserve la trace.

Voici pourquoi Simon, le soir venu, reste là, tapi dans sa chambre d'hôtel, crayon finalement servile en main, pipe au bec. Il chauffe ses gammes sur les seules modes classiques que lui prescrit sa diaphane rébellion. Captif de sa captivité, discret en quelque sorte, il réalise cependant que ce qui lui est demandé du matin au soir camoufle ce qui lui est vraiment demandé. Et ce à quoi, franchement idiot, il s'acharne pourtant à répondre ! À quoi bon nourrir les puissants de ce dont ils se disent repus ? À quoi bon s'échiner à donner du sens à leurs actes quand ils prétendent que, plus ceux-ci en recèlent, moins ils sont tenus de le délivrer ?

À propos de sens, et suivant en ceci un rituel bien établi avec son crayon, Simon vérifie par la fenêtre ce que le canal a décidé de faire ce soir : demi-tour comme il se peut, ou bien continuer comme avant. Ce faisant, il aperçoit, sans trop y prêter d'attention, un couple qui descend d'une berline noire. La silhouette de la femme ne lui est pas inconnue. Ce couple va bientôt faire une étrange apparition dans l'encadrement de la porte de sa chambre. Mais cela, à la différence du crayon, Simon l'ignore encore.

Il se contente de poursuivre l'état des lieux. On décharge une dernière péniche. Le gardien de l'usine de chauffage urbain fait grincer les gonds de la grille : il vient prendre son poste. Un peu partout ailleurs, des équipes de nuit se forment pendant que les équipes de jour se dispersent et s'en vont restaurer les forces dont ils auront besoin pour supporter l'épreuve de se retrouver, identiques ou presque, au matin. S'il s'agit des mêmes équipes et des mêmes forces, il est possible qu'elles se répartissent sous d'autres configurations. Affectées d'infimes modifications. Ainsi va la vie au fil des nuits : ce qui a été fait se défait pour mieux se refaire. Le même et jamais le même. La bonne vieille impermanence... Le crayon aime prendre note de ce prétendu agencement de l'activité des hommes à travers lequel il affirme déchiffrer des traces et des promesses de changements. Simon est plus circonspect. Expérience oblige.

Pendant ce temps, le couple s'est engouffré dans l'hôtel. Bruits de voix à la réception. Bruits de pas dans les escaliers. Gradation des séquences sonores, comme dans un roman ou dans un film. Les pas se rapprochent et puis s'immobilisent. Ce soir, comme tous les autres soirs, Simon n'attend personne. Nul ne connaît son adresse. Pourtant, sans savoir pourquoi, il se prépare en toute quiétude à ce que l'on frappe à sa porte. Ou peut-être qu'on la force. Mais non. Une clé, de l'extérieur, vient l'ouvrir sans plus de cérémonie. Il laisse faire. Le crayon aussi. Telle est la liberté de celui qui écrit : aucun personnage ne fait vraiment intrusion dans l'intimité de son imagination. Ce n'est qu'ensuite qu'il imposera peut-être sa présence, qu'il en prescrira les conséquences.

Mieux encore : la liberté que confère une solitude minutieusement entretenue permet à toutes les apparences de l'être de se composer une existence commune sous la même enveloppe - charnelle, mentale, sociale s'il le faut. Pour peu que ni sélection ni censure ne vienne entraver cette fusion des identités, l'invisibilité est compatible avec la réalité. Cause de rien, indemne de tout effet, il est loisible de n'être ni vu, ni voyeur.

Simon ne bouge pas de sa chaise. Il rallume sa pipe. Il a déjà compris que les effluves de tabac n'atteindront pas les narines du couple qui vient de pénétrer dans sa chambre en claquant la porte derrière lui. Et qui, après s'être impatiemment enlacé à même le chambranle, s'avance dans un long baiser jusqu'au milieu de la pièce et s'y livre maintenant à un grand déploiement d'empoignades.

C'est parce qu'il les a aussitôt reconnus que Simon s'émerveille d'être à ce point transparent aux yeux de cette femme et de cet homme. Il se demande ce qu'il fait ici devant eux, alors que ce qu'ils s'apprêtent à y faire eux-mêmes se devine aisément. Se grattant le menton du bout de l'ongle, il se demande surtout pourquoi ils vont le faire dans une chambre que la femme semble connaître tout autant que lui. Maîtrise parfaite des interrupteurs, repérage immédiat du cendrier dans lequel elle a écrasé sa cigarette après avoir repoussé la porte du talon et tourné le verrou, guidage sans faute de son comparse vers le lit : autant de signes qui ne trompent pas. Laura Duplessis est ici comme chez elle. Et peut-être Laura, comme il est bien vu de l'appeler dans son administration, a-t-elle non seulement le loisir mais aussi le droit d'y être, et non seulement le droit mais encore le devoir, allez donc savoir avec ces élus !

Pour l'instant, Madame la Mairesse, pour encore drapée qu'elle soit de la légitimité due à la première magistrate de la ville, soupire et frémit dans les bras tentaculaires d'un jeune mâle basané : ceux de son chauffeur, le dénommé Mo, dont la casquette chavirerait volontiers s'il en avait une. Fort bien : à chaque édile son idylle, note le crayon, amateur de rimes rares, et qui prend acte aussi du fait que « Laura » n'est déjà plus guère drapée ...

Simon se verse une tasse de thé encore fumant, y dépose un carré de sucre et observe la scène.

Il arrive parfois à Madame la Mairesse de se déplacer jusqu'à l'annexe de la Mairie pour quelque réunion. Plus souvent, c'est lui qui l'aperçoit dans celles qu'elle convoque en sa Mairie centrale. Cette passion pour le centre, aussi ! Bref. En plusieurs de ces occasions, il a deviné son corps : maintenant, il le constate. Mieux : tout en tournant le sucre d'une cuillère alanguie, il l'admire. Le crayon lui-même frétille sur la page : jamais Simon ne lui avait confié que Madame la Mairesse avait les hanches de guitare de Laura, ni ces seins de boulangère.

Simon, donc, ne proteste pas. Il accepte les heures supplémentaires. Mais il redoute le pire. L'inattendu est désormais inéluctable. Les habits de Mo, prestement arrachés par les mains ardentes de Laura, et le tailleur de Laura, qu'elle dégrafe elle-même, forment une couronne autour du lit. Huit membres, les uns blancs et les autres bistres, s'empoulpent puissamment. Chaque bouche part au galop sur le corps de l'autre et inversement. Le désir est à l'état pur. Trois fois de suite, il s'épanouit en rugissements et autres appels à la barricade. Le crayon trace des bâtons pour la forme, mais la scène fait plaisir à voir. Quelles étreintes ! La vie municipale révèle des moiteurs et des langueurs ô combien inédites ! Simon tapote le fourneau de sa pipe éteinte contre le cendrier en hochant la tête. Oui, cela fait plaisir à voir, on s'en mêlerait presque si l'on n'était pas chez soi, mais que va-t-il maintenant se passer ?

Par la fenêtre, il aperçoit la berline noire stationnée le long du canal, immobile comme lui, et comme lui résignée à l'indifférence. Nulle manifestation d'impatience ou de dépit de part et d'autre de la vitre. L'heure est à l'extinction de tous feux et phares. Le fait est que le couple, repu, a préféré s'endormir sous un drap léger plutôt que de reprendre contact avec les frimas de la nuit. La rue est déserte. Sur les péniches, les lanternes dansent infiniment. Le gardien de l'usine a terminé sa ronde et on le devine en train de préparer du café dans sa baraque.

Simon consigne encore quelques lignes, attrape une couverture dans l'armoire, puis éteint la lampe du grand-père. Employé modeste et résigné, il va se coucher dans le coin de la chambre le plus éloigné du lit, la tête posée sur ses chaussures en guise d'oreiller.

Bien plus tard, il est réveillé par un ronflement de hors-bord. Mo le chauffeur est en pleine action. Il rêve en diesel. Seul le sommeil du crayon semble y résister. Simon a oublié de tirer les volets et, dans l'enveloppe de lumière lunaire qui traverse les doubles rideaux, il voit Laura Duplessis, penchée sur le corps de son amant, tendre une oreille courroucée à son vacarme. Simon se souvient les avoir entendus se vouvoyer pendant l'amour. Elle fouille dans son sac. Mo ronfle la bouche grande ouverte, comme un prolétaire. Elle débouche un petit flacon et le vide entre les lèvres de Mo. Spasmes immédiats. Asphyxie massive. Mo agite les bras en tous sens sous le drap. Les bras retombent. Silence.

Madame la Mairesse se lève et se rhabille comme elle conclut les réunions : sans un regard autour d'elle. Elle va vers Simon, s'accroupit et secoue sa couverture :

- « Vous serez bien aimable de vous occuper du corps », lui dit-elle, et c'est prononcé comme un ordre.

Après quoi elle fouille les poches de la veste du chauffeur, s'empare des clés de la voiture et quitte la chambre sans se retourner. Ses pas dans l'escalier. Quelques mots assourdis, mais enjoués, avec le gardien de nuit. Une portière qui claque dans la rue, un moteur qui démarre et s'éloigne. Rien que de très banal. Simon consulte sa montre et décide de se rendormir.

Consulté plus tard par la police, le cahier semblera n'avoir rien retenu des événements de cette nuit. À peine y est-il noté un rêve griffonné par Simon, entre biscottes et brosse à dents. « *Elle est nue et prépare du café pendant qu'il se rhabille des chaussettes à la casquette. Pendant qu'elle l'aide à*

ajuster sa cravate, ses mamelons frottent les boutons dorés de son blazer. Elle lui tend une tasse – « Toujours pas de sucre ? » - et lui annonce sa feuille de route pour la journée : « Avant toutes choses, vous allez récupérer un exemplaire du rapport que le chef du Bureau des Canaux me promet depuis deux semaines. Vous lui dites d'en faire passer une version par voie officielle à mon directeur de cabinet et que celui-ci le contactera dans l'après-midi. Puis vous passez me prendre à mon domicile à neuf heures trente. À onze heures, j'aurai besoin de vous pour l'inauguration du Mémorial des Veuves Anonymes. Vous me conduirez ensuite au déjeuner de travail auquel j'ai convié le président du Syndicat Inter-Régional des Bateliers et Assimilés. Vous me déposerez devant le restaurant et vous me reprendrez à quatorze heures. Vous n'oublierez pas, etc. ». Mo – si ce n'est lui, il lui ressemble, et me ressemble aussi – s'éclipse au garde-à-vous. Mais c'est la porte qu'il claque, plutôt que les talons. Laura, toujours nue, colle un instant le nez à la fenêtre. Puis elle me considère comme si elle n'avait jamais oublié ma présence. Elle passe les doigts dans ses cheveux bouclés et vient vers moi. Je sais qu'il est l'heure, pour moi aussi, de me préparer à partir au travail. Mais là où elle me touche siège l'oubli de tous les devoirs. Je me réveille. Dans mon corps. Et il y en a un autre, sur le lit, qui me ressemble, et qui ressemble aussi à Mo. »

Simon lève une paupière, puis l'autre, et referme tout aussitôt les deux. Il se voit figurer au beau milieu de son rêve. Réfugié dans un coin de la chambre, roulé dans les replis de la couverture d'appoint, son propre corps est bien là, à la disposition de la journée qui vient, doté en prime d'une érection triviale dont il connaît l'origine. Mais il y a aussi, comme redouté, cet autre corps pas très loin, et celui-là est raide tout du long.

Ce n'est pas la première fois que, sans doute à cause de certaines histoires confiées à son crayon, Simon se surprend à dormir sur la moquette... Mais il est inédit, autant qu'il s'en souviendra, qu'un cadavre profite de la vacance du matelas pour s'y installer. Pour s'imposer, en quelque sorte, dans la trame du récit.

Il se souvient maintenant de la consigne qu'il a reçue : « *Vous serez bien aimable de vous occuper du corps* ». Aimable ? Il finit par se lever. Il chausse ses lunettes, ce qui ne fait qu'aggraver la crudité de la situation. Il lisse ses moustaches de ce geste routinier par lequel s'exprime la diligence un peu tourmentée que ses collègues moquent en lui à l'occasion. Le bureau l'attend, comme si de rien n'était (« *Comment s'en débarrasser ?* », lui souffle déjà le crayon, qui ne manque pas de lettres). Il ne doit pas se soustraire à ses obligations au motif que ce pauvre Mo – ou qui que ce soit d'autre – est venu s'échouer ici pour y lâcher son dernier râle. Il l'observe avec sympathie. Une solidarité de classe, aurait-on dit jadis. Après tout, il peut bien laisser un peu le camarade en paix, couper le chauffage dont il n'aura guère besoin et, dans l'immédiat, ne pas trop se soucier de la façon dont il occupe les lieux. Mais il faudra saisir les opportunités de la journée pour aviser tranquillement à ce qu'il convient de faire de cet hôte imprévu, de ce presque co-locataire dont le poison – ou quoi que ce soit d'autre – a si cruellement bleui les lèvres.

Simon prépare du thé. Il le boit à petites gorgées, attentif à ne penser à rien tant qu'il est brûlant, puis d'un trait et sans penser à beaucoup plus dès qu'il devient tiède. Il expédie toilette et rasage en évitant de prolonger le face à face avec le miroir du lavabo. Puis il s'habille - boutons, cravate et lacets - sans plus ni moins de minutie que de coutume. Il enfile la même veste que la veille. Il empoigne enfin sa vieille sacoche au cuir élimé par la routine et quitte la chambre non sans adresser,

depuis le seuil, en portant la clef à son front, un petit salut fraternel au camarade Mo. Après quoi, comme chaque matin mais plus ostensiblement peut-être qu'il ne le voudrait, il dévale les escaliers, franchit en trombe le champ de vision du gardien de nuit dont les paupières clignotent au-dessus du guichet, et gagne enfin la rue. Il hume l'haleine chargée de brumes diverses que la ville souffle sur le trottoir. Il guette le surgissement de son bus au carrefour - pourquoi diable cette apparition réussit-elle toujours à l'émouvoir ? - et feint de courir vers lui comme si un très vieux jeu venu des tréfonds de l'enfance consistait à croire qu'on ne peut le prendre qu'en marche. Il s'y engouffre d'un air résolument impassible en exhibant sa carte d'abonné. Installé pour finir sur un coin de banquette, tout contre la cuisse envahissante d'une grosse africaine que captive la lecture des pages télévision de son magazine, il ne lui reste qu'à jeter, comme chaque matin aussi, un dernier coup d'œil au canal immobile.

Ainsi commence, sous l'égide de la plus parfaite banalité mais, comme seul sans doute son crayon ne peut l'ignorer, la dernière journée de Simon. Lequel, à l'heure déterminée par les besoins de son service, descend du bus et franchit la porte de l'annexe de la Mairie pour gravir les marches qui le mènent à son bureau.

Qui donc Simon ne serait-il pas ? Il s'applique en effet à ressembler, en toutes circonstances, à l'employé modèle que profile sa fiche de poste. Ponctuel, respectueux des consignes et des délais, il s'abstient de toute prise d'initiative comme de toute manifestation donnant à penser qu'il pût d'un si parfait conformisme. Il va de soi qu'il n'exprime jamais le moindre point de vue personnel sur quoi que ce soit. Il lui arrive certes, de temps à autre, par docilité bien tempérée ou par ennui, de formuler d'infimes avis sur les saintes procédures, dans l'espoir surestimé d'œuvrer à leur amélioration ou, mieux encore, à leur simplification. Mais, en ces domaines comme en tant d'autres, il est compliqué de simplifier. Et, à l'instar de ses collègues, Simon s'accoutume facilement au pire. Donnant autant qu'il le faut et pas plus qu'il ne se doit, il ne reçoit rien en retour. Il y gagne une certaine tranquillité d'esprit. Ce qui, au fond, n'est pas tout à fait rien.

Comme tous les matins, Simon ouvre les dossiers qu'il a préparés la veille au soir, et les referme aussitôt dans l'attente des injonctions qui le forceront à y retourner. Puis il consulte son écran. Madame Duplessis a récemment tenu à faire attribuer un ordinateur à chacun de ses agents. Même à ceux qui, comme Simon, n'en demandaient pas tant. Le crayon, à cette annonce, s'était d'ailleurs senti piqué au vif, comme menacé au plus profond de lui-même, et à juste titre, dans la raison d'être de sa corporation. Il avait alors ricané en évoquant ce « clavier » offert sans vergogne aux doigts de Simon mais qui s'avérait si manifestement servile à l'égard d'une machine si manifestement distincte d'un piano. Il avait même lourdement raillé l'absence de taille-clavier dans le paquet cadeau... « *Ordinateur des pompes funèbres* », ne manquerait-il donc sans doute pas de remarquer dès ce soir, pour le plaisir d'émettre un nouveau sarcasme de circonstance. À vrai dire, toute sophistication introduite dans quelque environnement graphique que ce soit lui semblait attentatoire au principe de prise de risque propre à l'écriture. À vrai dire aussi, la présence de la moindre gomme dans ses propres parages suscitait des quolibets du même ordre.

Simon n'est pas loin, ce matin, de partager ce scepticisme un brin caustique. Car, sur l'écran, il ne lit pas seulement les messages convenus de ses collègues. Il n'aperçoit pas seulement, tout au fond d'un reflet sépia, l'image familière mais déjà floue de ce pauvre Mo. Il voit aussi, sous la peau même

de ce reflet, comme gravée au fond de l'engin ronronnant, la silhouette féline de Laura Duplessis en chair et en os. Surtout en chair. Une chair si ferme, qui l'eût cru ?

Seuls ses discours politiques avaient, jusqu'à présent, revendiqué une telle fermeté. Sur les robustes hampes de convictions affichées de plus ou moins longue date et sous l'effet d'une inspiration pré-formatée par son cabinet, les principes y claquaient comme des oriflammes. Quant aux pratiques ... aucune souplesse n'était bannie.

Ainsi en était-il allé, par exemple, des contributions de Monsieur Duplessis à la vie de la cité. L'époux de la Mairesse n'était-il pas notoirement, banalement, le mieux installé des concessionnaires en matériel informatique de la ville ? Pourquoi, dès lors, sa marchandise n'aurait-elle pas fait son apparition sur les bureaux déjà bien encombrés de tous les ronds-de-cuir et gratte-papier de la municipalité ? Pour annoncer sa décision à ce sujet et déminer les éventuelles objections, « Laura » s'était lancée dans une déclaration enfiévrée aux délégués syndicaux : volonté de changement, modernisation trop longtemps différée, efficience accrue, transparence de l'appel d'offres : tout avait été dit et rien ne pouvait être contredit. Bien que non-syndiqué, Simon avait eu l'occasion de tendre une oreille et de jeter un œil par un entrebâillement de la porte derrière laquelle se tenait cette séance. À y repenser, Madame la Mairesse était bien mal habillée ce jour-là. Mais son argumentaire s'était avéré aussi imparable qu'efficace. Sa force de conviction avait chatouillé la bureaucratie sous le menton et la séduction, opérant par voie hiérarchique, avait fait le reste.

Tous ces souvenirs s'estompent maintenant. En filigrane, au fond de cet écran dont l'entremise comme concertée de son mari et des syndicats l'ont pourvu, Simon lui découvre moult autres charmes. Bien moins anonymes. Mais voluptueux, et venimeux. Se pose aussitôt un problème occulté par les codes de travail du monde entier et par les fiches de poste y afférant : un employé modèle, catégorie bas d'échelle, est-il autorisé à se laisser troubler par des charmes si haut placés ? Si oui, que faire ? Si non, la question est la même.

Simon décide de remiser ce dilemme dans la pile des affaires en instance, délibérément placée à distance du classeur des affaires urgentes, et de reprendre le cours banal de son fonctionnement. Il consulte le *planning* de Gondry, son chef de Bureau - cet obscur « Bureau des consommables » qui, au désespoir dudit Gondry, est de longue date condamné à ne figurer que dans un triste recoin de l'organigramme pourtant plantureux de la Direction. Simon indique au secrétariat les dossiers que, dans les strictes limites de son domaine de compétences, il a instruits à l'intention de son chef pour en soumettre en temps utile les conclusions à sa signature. Il examine ensuite les relevés de la régie de recettes dont il est statutairement chargé. Il en vérifie la conformité, en dresse une rapide synthèse comptable et rédige les bordereaux appropriés à l'intention de chacun de leurs destinataires. À la bonne heure ! Nul doute ne vient ici troubler la besogne. L'identité des destinataires en question est en effet clairement désignée par la récente note de service relative aux nouvelles procédures à suivre en l'espèce. Annulant la note précédente, celle-ci a réaffirmé les principes qui prévalaient auparavant. Mais elle a redéfini à cette occasion, conformément aux visées analytiques annoncées en haut lieu, les critères de recevabilité des mandats. Et ceci dans l'attente de nouvelles instructions. Simon est à son aise. On peut se sentir exalté de ne plus l'être.

Ivre de zèle, il se souvient à ce propos qu'il lui faut préparer sans retard les éléments contributifs à un « projet de proposition de note afférente aux avantages comparatifs des principales méthodes d'évaluation des procédures réactualisées, et actuellement en vigueur, en matière d'émission et de transmission de bordereaux ». Perspective stimulante s'il en est. La note à préparer résulte elle-même d'une note de commande lapidaire stipulant, comme à l'accoutumée, que la réponse attendue devra être « concise » et « fournie dans les meilleurs délais ». Bref et rapide : tels sont les canons de la nouvelle gouvernance et de sa logique quasi péripatéticienne. L'injonction écrite que Simon, perplexe, trituré entre ses doigts émane par voie hiérarchique de la chargée de mission sectorielle récemment placée auprès de l'adjointe au directeur de cabinet de Madame la mairesse. Autant dire que, quel que soit son objet, elle doit être considérée comme prioritaire. Elle est d'ailleurs constellée de fautes d'orthographe et de grammaire, façon moderne de signaler que l'urgence des enjeux de fond prime sur la qualité formelle de la consigne. À n'en pas douter, l'issue des prochaines élections municipales dépend pour beaucoup de la réponse qui lui sera apportée. Y sont bien entendu préconisées « l'optimisation du service public », la « satisfaction des usagers » et, néanmoins, les « nécessaires maîtrise et transparence des financements, dans un contexte budgétaire contraint ». Une dizaine de tampons dateurs et d'annotations exclamatives en ont saturé les marges, comme autant de stigmates d'une cascade politico-administrative qui l'a vue rebondir d'une photocopieuse à l'autre pour aboutir, en fin de course, sur le bureau de Simon. Rédigés par ses soins, les « éléments contributifs au projet de proposition de note technique » devront suivre en autant de rebours, comme la femelle féconde du saumon remontant les courants hostiles, le parcours prévu pour sa ponte en eaux ouvertes.

Simon essuie ses lunettes, lisse sa moustache et s'apprête à traiter frontalement la commande qui lui est ainsi échue. C'est alors qu'il reçoit en « copie conforme », sur sa messagerie électronique, une information à peu près anodine pour tous mais ô combien troublante pour lui seul. Prévue pour dix heures, la réunion en Mairie centrale avec Madame Duplessis, à laquelle Gondry doit accompagner le sous-directeur des Affaires Courantes, est annulée – ce qui est somme toute banal – mais surtout qu'elle l'est sans motif patent – ce qui l'est un peu moins.

L'information provient du seul lieu habilité à la produire et à la diffuser : le secrétariat de Madame Duplessis. Chacun, ici-bas, redoute cette instance dont la fébrilité est réputée, à juste titre, contagieuse. Et tyrannique. On ne s'y contente pas de jouir du pouvoir de monter ces réunions inopinées, impérieuses, inexorables, unilatéralement décidées, qui viennent désorganiser sans recours sinon les projets du moins les routines de soutiers de quiconque s'y voit convoqué. On se complait ensuite à les annuler tout aussi goulûment, en général au dernier moment, quand tout a été préparé en conséquence. On laisse alors entendre, sur un mode quasi-jubilatoire, que le contrordre résulte de la survenue d'interlocuteurs dotés d'un coefficient d'urgence et de considération bien plus important que celui du tout venant des bureaucrates. Placés auprès des grands, les petits aiment rappeler à de moins petits qu'eux qu'ils ne sont pas si grands pour autant. Et à le faire, si possible, sans la moindre once de vergogne. Mesquin, mais malin : tel est l'avis du crayon de Simon quand il prend connaissance de ces mœurs.

Toujours est-il que – convocation expresse suivie d'annulation expresse, accompagnées l'une comme l'autre de haussement d'épaules, de soupirs et de hochements de tête résignés – rien ne vient jamais entraver un scénario si soigneusement huilé que nul n'imaginerait tourner le dos à ses variantes.

Rien, ou rien d'autre, en ce début de journée un peu particulière, songe Simon, qu'un empêchement majeur affectant le chauffeur de Madame ...

Il y songe d'autant plus qu'il s'est surpris, en arrivant au bureau, à sortir de sa sacoche la casquette de Mo – il pensait n'y avoir placé qu'un paquet de biscuits et un vieux magazine de mots croisés – et à l'enfourner discrètement dans le premier tiroir venu. Il en vérifie le contenu : la coupelle à trombones, l'agrafeuse et ses boîtes de recharge sont là, ainsi que les liasses de formulaires vierges et un vieil organigramme, truffé de mises à jour, de l'administration municipale. Mais il y a aussi cette maudite casquette et, avec elle, la preuve insidieusement fournie que quelque chose est en train d'aller de travers. Une transgression, tapie dans la pénombre d'un tiroir, de la stricte étanchéité qu'il a toujours su imposer entre l'univers du bureau et celui de sa chambre.

Au bureau chacun doit jouer son rôle, Simon comme tout autre, et rien que son rôle. Le mieux qu'on puisse attendre des situations non prévues est de rester prévisibles. Nul ne conteste jamais ces puissants principes. Force est donc d'admettre que toute détention clandestine de casquette par un agent non habilité à en faire un usage réglementaire et approprié ne peut qu'annoncer les plus sérieux désordres. Les paumes et le front moites, Simon essuie de nouveau ses lunettes au revers de sa veste.

Il est sur le point de lustrer sa moustache, mais voici que Gondry, son chef de Bureau, chargé à ce titre de la gestion des consommables et pourtant rompu aux annulations fortuites, réagit à son tour de façon insolite à celle de la réunion de dix heures.

- « Il y a un problème, Simon », dit-il en surgissant sans prévenir dans son bureau et en s'épongeant lui aussi le front. « Je devais accompagner ce matin le sous-directeur chez Madame Duplessis. Nous avions prévu de préparer les positions de principe qu'elle entend prendre sur les transferts fluviaux de consommables pendant son déjeuner de travail avec le président du Syndicat Inter-Régional des Bateliers et Assimilés. Mais cela ne va pas être possible. Il faut donc parer au plus pressé, vous faire communiquer de toute urgence le rapport d'activité du chef du Bureau des Canaux et m'en préparer une synthèse avant midi. Les enjeux stratégiques de ce rapport et de ses conclusions sont considérables pour nous. Nous ne pouvons pas courir le risque d'un manque de coordination entre nos deux secteurs. Il faudra aussi penser en termes de management stratégique. Dès demain, vous réunirez les éléments pour une note descriptive et prospective que je... », etc.

Certes, pense Simon. Il apprécie à leur juste valeur, outre l'habituelle transpiration, le raisonnement toujours aussi enrubanné et les manœuvres toujours aussi obliques de son chef de Bureau. Il y a lieu, bien entendu, d'obtempérer. Une fois de plus, et sans état d'âme, Simon remise dans le classeur des urgences en cours la commande sur l'évaluation des procédures en matière de bordereaux qu'il venait d'en extraire : voici encore une urgence qui finira par s'acclimater aux contraintes de l'attente.

Certes, se dit-il encore, mais ce n'est pas tout. Car le secteur des canaux ne relève pas de la Sous-direction des Affaires courantes. Le rapport demandé ne peut être communiqué que par circuit hiérarchique entre la Direction des Voies et Fluides, dont il émane et qui le valide, et celle des

Immobilisations et de la Maintenance, à laquelle Simon, Gondry et leur sous-directeur sont rattachés. Le contournement imaginé et exigé par Gondry va donc très vite poser un problème d'empiètement de compétences et occasionner, dès qu'il sera mis à jour, l'un de ces psychodrames cataclysmiques dont l'administration aime se repaître. Protestations indignées, éruptions comminatoires, remugles de couloir, exigences réitérées d'arbitrages au sommet : rien ne sera omis sur la grande scène des petits conflits de pouvoir.

Simon, au fond, ne s'en soucie guère, même s'il sait d'expérience que, le moment venu, il en essuiera les conséquences. L'exécutant modèle qu'il s'honore d'être doit, en toute connaissance de cause, officier sur la proue et se préparer aux embruns qui s'ensuivront sur la poupe. Ce qui a été dit doit être fait. C'est la règle à bord. La secrétaire de Gondry s'affaire déjà à explorer, du fond de son ordinateur, les voies tortueuses et connues d'elle seule qui la conduiront en quelques minutes au rapport indiqué. Ce sera le quart d'heure de gloire de sa journée.

Profitant de ce délai, une voix intérieure se faufile sous le crâne de Simon. D'ordinaire inaudible dans la journée, elle ressemble à celle qui dicte le soir venu les propos tenus par son crayon. Elle vient lui suggérer une autre motivation. Elle lui indique une autre source possible du zèle qu'il s'apprête à déployer. Elle lui chuchote que nul autre que lui ne peut soupçonner l'importance d'avertir sans tarder la belle Laura de ce qui se trame dans les coulisses de cette affaire de canaux. N'est-il pas étrange, ajoute-t-elle, que chacun semble aujourd'hui s'y intéresser à ce point ? Elle insiste, un ton encore en dessous : la première mission confiée à ce pauvre Mo n'était-elle pas de se mettre en quête du rapport sur la question ? Une déduction pourrait s'imposer : les agitations dont le précieux document fait l'objet depuis ce matin sont trop fiévreuses pour être de caractère strictement administratif. Mais Simon n'est pas en situation de confier ces conjectures à qui que ce soit. Il est loin de ses cahiers.

Pendant ce temps, en périphérie d'un quartier du nord de la ville et au deuxième étage d'un hôtel meublé, un crayon piaffe sur la table. Tout près de lui, un cadavre cherche à se faire oublier. La configuration est proche de celle, depuis longtemps fameuse, du parapluie et de la table de dissection. Mais que peut faire un crayon, laissé seul, sans consignes écrites, sinon songer à les rédiger lui-même ? Ou à préparer à son échelle, au seuil d'expression où il est placé, les conditions de cette rédaction et les pistes de sa conclusion ?

Simon a beau feindre l'indifférence pour chasser ses voix intérieures. C'est le cœur battant qu'il se voit remettre par la secrétaire de Gondry, en sortie directe d'imprimante, la version encore chaude du rapport du chef du Bureau des Canaux : une trentaine de pages fastidieuses et rédigées dans le style de rigueur, c'est-à-dire affligeant, mais dont le contenu prudent et indéterminé, non moins de rigueur, excite la tentation d'en remanier sérieusement les conclusions. Tableaux chiffrés et renvois en annexe aidant, une lecture en diagonale en vient vite à bout.

Le document se plie à la classique organisation en trois parties. La première présente la problématique soumise à l'expertise du rapporteur. Selon des apparences historiquement attestées, les eaux du canal tracé entre la rivière qui traverse la ville et celle qui longe sa lointaine banlieue nord sont réputées immobiles. Pourtant, s'échappant des cercles techniques pour gagner les colonnes des journaux, un débat récurrent s'est récemment aiguisé. Il donne à entendre que, pour

les uns, le canal coule de la banlieue vers la ville alors que, pour les autres, il coule de la ville vers la banlieue. La deuxième partie du rapport, judicieusement subdivisée en deux sous-parties, rend compte des arguments de chacune des thèses en présence. La troisième partie récapitule les deux précédentes. Elle admet, en un bel accès d'allégeance, qu'au regard des orientations politiques de la municipalité en place la thèse de l'immobilité ne peut plus être sérieusement défendue. Mais elle affirme prudemment que nul ne saurait, en l'état actuel des connaissances, trancher de façon certaine entre les deux autres options exposées.

Tout rapport administratif devant néanmoins comporter des propositions, le chef du Bureau des Canaux formule les siennes. Il préconise de recueillir les points de vue des bateliers, même s'ils s'avèrent divergents, puis ceux des élus municipaux, à l'occasion d'un débat de leur Conseil éventuellement assorti du vote d'une délibération et dont, en tout état de cause, la date restera à fixer. La question du choix de la date fait alors l'objet de minutieux développements juridiques qui incitent le rapporteur, au passage, à déconseiller vigoureusement de solliciter les opinions des riverains. Celles-ci, souligne-t-il, s'avèreront d'ailleurs peu fiables, en ce domaine comme en tant d'autres. Elles gagneront en revanche à être portées et exprimées par les élus dont il est opportunément rappelé qu'ils sont chargés, par essence, de représenter ceux qui les émettent. Une conclusion, aussi courte que sibylline, insiste enfin sur « *l'importance des enjeux de ce débat pour la Ville, en termes notamment de redéfinition et de pilotage systémique de l'ensemble des flux aquatiques urbains et péri-urbains* ».

Ainsi parvenu à la dernière ligne des pages si emblématiques de la production écrite de son administration, Simon ne peut s'empêcher d'admirer en connaisseur le talent avec lequel le rédacteur parvient à laisser intacte, après l'avoir minutieusement décortiquée, la question qui lui a été confiée. Et à proposer, en guise de conclusion, de nouvelles modalités d'entretien du *statu quo*. Du point de vue du canal, et quelles qu'aient été les intentions de son auteur, le rapport pourrait s'intituler « *Un avenir stagnant plus que jamais d'actualité* » ou encore « *Une immobilité porteuse de toutes les promesses* ». Et susciter comme tel l'enthousiasme de sa hiérarchie.

En tant que riverain, Simon est pourtant bien loin de partager cette vision des choses. Natif des très lointains faubourgs et n'ayant pu compter, de ce fait, que sur ses seules forces, il n'a eu de cesse de remonter le cours du canal avant de parvenir à occuper, aux portes de la ville, l'emploi et, partant, le logement qui sont aujourd'hui les siens. Il sait ce qu'il en coûte de progresser à contre-courant, de se maintenir à flot autant que possible et de reprendre souffle de temps à autre, une main posée sur la berge et l'autre occupée à saluer malgré soi les cortèges officiels. Du sens du courant que cela indique le rapporteur semble avoir voulu tout ignorer et le rapport ne dit mot.

Et puis, il y a maintenant le cadavre dans la chambre... Il est dix heures. L'inauguration du Mémorial des Veuves Anonymes est programmée à onze heures. Il faut faire vite. La révolte attisée par la lecture du rapport est un phosphore pour l'action : elle s'enflamme au contact d'un air trop longtemps confiné.

Simon mobilise le réseau informel, discret, mais efficace en diable, des secrétaires pour localiser la voiture de fonction de Madame la Mairesse. Et il entreprend aussitôt de rédiger à même l'écran, à l'intention de Gondry, sa propre synthèse du rapport du chef du Bureau des Canaux.

Ses doigts volètent sur le clavier en un *scherzo* dont la fougue le surprend lui-même. Pour la première fois en ces lieux, il se trouve à écrire comme il le fait le soir dans sa chambre, lorsque le crayon lui dicte les mots presque plus vite que sa main ne peut le suivre. Autant dire que, dans ces conditions, les hésitations et les prudences ne sont pas de mise.

Aussi, en une page lapidaire, Simon donne-t-il à lire ce à quoi ses aptitudes méconnues à la synthèse peuvent aboutir quand rien ne vient les brider.

Il fait tout d'abord apparaître, en un premier paragraphe, que le canal s'écoule indubitablement de la ville vers la banlieue. Intime conviction, somme toute regrettée mais déduite de son expérience, et dont l'inconvénient majeur est qu'il ignore si Laura Duplessis, issue du centre ville et ne l'ayant guère quitté, la partage ou non. Ce point sera à vérifier le moment venu. Il conviendra de s'ajuster en conséquence. Il suffit pour l'instant d'affirmer – ce que le jeune chef de Bureau des Canaux, soucieux de son déroulement de carrière, et à l'écriture pré-formatée, s'est bien gardé de faire.

Partant de ce postulat, Simon s'en prend ensuite sans ambages au SIRBA – le Syndicat Inter-Régional des Bateliers et Assimilés. Il affirme que celui-ci, par une série de moyens détournés et notamment par ses accointances avec les patrons de la presse régionale, est à l'origine du débat qui s'attache à faire croire tout et son contraire au sujet des eaux du canal. Le rapporteur avait quant à lui réussi à ne pas faire la moindre allusion au SIRBA.

Pressé par le temps, Simon conclut en émettant l'hypothèse que le trouble ainsi induit dans les esprits permet de justifier les coûts de carburant que les bateliers font valoir pour l'ensemble de leurs transactions. Surfacturés à la municipalité et à ses partenaires quand il s'agit d'exporter des marchandises pour leur compte, ils le sont tout autant aux clients dont, à l'inverse, les péniches importent les productions. Qu'il soit chargé ou déchargé sur les quais de la ville, tout fret occasionne de la sorte de copieux bénéfices. Simon en improvise le montant et écrase, sur le clavier, la touche du point final qui vient clore sa synthèse. Une page. Trois idées passées en force. Ceux qui prétendent apprécier les textes brefs seront servis.

Simon en est là de ses écritures quand la secrétaire d'un proche Bureau de la Sous-direction des Affaires courantes lui téléphone pour lui faire part de l'information qu'elle vient d'obtenir de l'une de ses collègues en Mairie centrale. C'est en faisant état de la défection de Mo – il était prévu que celui-ci, comme presque chaque jour, passerait la prendre à son domicile – que Laura Duplessis, pourtant réputée pour son mépris de la ponctualité, a téléphoné pour faire annuler sa réunion de dix heures et annoncer qu'elle viendrait en taxi. Elle est, de fait, arrivée un peu après dix heures un quart. À la demande de son secrétariat, un factotum de la Mairie est allé vérifier que la voiture de fonction était bien au garage et les clefs accrochées, comme il se doit, au tableau du poste d'accueil des huissiers. Simon a de bonnes raisons, connues de lui seul, d'en déduire que la chère Laura est en réalité venue elle-même au volant de celle-ci et qu'elle en a discrètement remis les clefs en place.

Guère rassuré, mais au comble de l'excitation, il décide d'ajouter un codicille d'alerte à sa note de synthèse qu'il ne trouve, soudain, plus assez explicite. Il y suggère que le SIRBA pourrait bien viser, à terme, à influencer les prix des marchandises stratégiques que transportent les bateliers et, pourquoi

pas, à organiser un jour ou l'autre la pénurie de certaines d'entre elles. Bref, à réunir suffisamment de ficelles pour être en mesure, si besoin, de les tirer à sa guise. La note recommande donc la plus grande vigilance à l'égard du SIRBA, de ses dirigeants et de leurs intentions, ainsi que, en guise d'antidote à leurs visées, une large « consultation citoyenne » des riverains sur la question du sens du courant. « Rendre du pouvoir aux gens, c'est créer des contre-pouvoirs » aurait ajouté le crayon dans un autre contexte, pour muscler un autre texte. Mais l'exaltation n'abolit pas la lucidité de Simon. Bien au contraire, elle l'avive. Il s'abstient donc de formuler tout commentaire de ce type avant de poser le second et dernier point final.

Sans même la relire, il imprime cette synthèse en deux exemplaires. L'un d'entre eux est destiné à Gondry et répond à sa demande. Il lui sera donné la suite officielle qui convient : transmission au cabinet de la Mairesse, *via* sans doute le double « sous couvert » de la Direction des Voies et Fluides, dont émane le rapport ainsi caviardé, et de la Direction des Immobilisations et de la Maintenance, techniquement concerné par son contenu. Un certain barouf pourrait en résulter. Mais ce n'est pas avéré, tout dépend : en urgence, mais pas seulement, les hiérarchies lisent les synthèses plus souvent que *l'in extenso* des documents dont elles émanent. Dans le cas présent, la synthèse est néanmoins explosive et tend sa mèche au premier briquet venu. Les filtres administratifs risquent de se montrer plus rétractiles que d'habitude. À voir. D'ici là, une autre eau aura coulé dans le canal. Celle qui peut, selon les arbitrages, porter le corps de Mo au cœur de la ville, de ses lumières et du scandale, ou vers les sombres bouquets de roseaux de leurs lointains parages banlieusards. Précision qui, bien entendu, ne figure pas dans la synthèse...

Quant à l'autre exemplaire, il faut faire très vite, maintenant. Simon le place en tête du rapport afin de remettre le tout en main propre à la Mairesse dès qu'elle sera, si tout se passe bien, à portée de banquette. Il téléphone au poste des huissiers. Se présente comme le chauffeur de dépannage mis à disposition de la Mairesse par la Direction des Moyens Généraux. Annonce sa venue à onze heures moins le quart pour la conduire à l'inauguration du Mémorial. Rafle le rapport, la casquette, sa sacoche et sa veste, s'éclipse à l'insu – croit-il - du secrétariat de Gondry, saute dans un taxi pour se faire déposer devant la Mairie centrale et se présenter au secrétariat de Laura Duplessis où – croit-il – personne ne le connaît ou encore, grâce à sa casquette, ne le reconnaîtra. Apprécie en les compulsant, pendant la brève course en taxi, d'avoir rédigé et imprimé la synthèse dans le même format que celui du rapport. Se redit que les pressés puissants ne prendront pas le temps d'y voir autre chose que ce qu'il a voulu leur montrer. Et, étrennant sa toute neuve mégalomanie, se convainc que grâce à lui le canal coule désormais dans le sens qu'il faut, au moins pour quelques heures, le temps pour Laura et pour lui d'y laver leurs honneurs respectifs et peut-être même conjoints.

Naïves erreurs sur presque toute la ligne.

Certes, comme attendu, Gondry, son sous-directeur et le directeur des Immobilisations et de la Maintenance n'ont pas osé apprécier seuls s'il y avait lieu de transmettre en l'état le brûlot de Simon au cabinet de la Mairesse. Du troisième étage que leur Direction occupe dans les locaux de l'annexe de la Mairie, ils l'ont donc aussitôt fait passer, comme attendu également, au directeur des Voies et Fluides, deux étages plus haut.

Il n'y a là rien de bien neuf. De tels itinéraires sont depuis si longtemps fléchés au sein des circuits administratifs que les identités des archers qui les ont conçus ont fini par se dissoudre dans l'anonymat le plus profond. Il en résulte ce paradoxe qu'en l'excès de ce qui est attendu réside la cause de l'inattendu. À des circuits balisés jusqu'à l'usure, il est inévitable que viennent se greffer des échappées, des tangentes, de troubles voies de traverse.

Les intuitions de Simon auraient dû les lui rendre plus que plausibles. En d'autres circonstances, son crayon aurait su les lui signaler. Mais aveuglé par ses visions et par ce qui les motivait, il n'a pas su pressentir qu'il ne suffit pas de mettre à nu les réalités officielles. Que non seulement sous les parures mais aussi sous la peau même de celles-ci en rampent d'autres, triviales à souhait, froidement opérationnelles, interlopes si besoin est. Que par exemple, fort banalement, la secrétaire du directeur des Voies et Fluides est corrompue et soudoyée de longue date par le SIRBA. Qu'elle lui a évidemment communiqué, dès la veille, le rapport du chef de Bureau des Canaux. Et qu'elle complète maintenant son office en lui télécopiant sur le champ la synthèse d'une page, émanant d'un obscur agent de la Direction des Immobilisations et de la Maintenance, qu'elle vient tout juste de recevoir.

Le fait que les secrétaires aient pour mission de gérer les secrets ne signifie pas qu'elles les gardent pour elles seules. Elles savent aussi les faire circuler entre elles, à toutes fins utiles. Le principal talent des organisations hiérarchiques est de donner libre cours à celui que requiert la transgression de leurs logiques. La créativité retorse des petites mains trouve à exprimer le meilleur d'elle-même hors des cadres qui leur sont assignés par leurs « supérieurs ». Pour le reste, les notations et les primes n'abusent que ceux-ci quand ils les attribuent, en fonction d'« objectifs de service » qui n'intéressent le plus souvent qu'eux-mêmes, à des « subordonnés » qui en ricanent de part et d'autre de la pointeuse.

Simon aurait dû s'en souvenir. Toujours est-il qu'au moment où il conduit Laura Duplessis au Mémorial des Veuves Anonymes, les permanents du SIRBA ont déjà débusqué la supercherie de la pseudo-synthèse, et identifié son auteur. Mieux encore, en obtenant sans difficulté une mobilisation élargie et immédiate du « réseau des secrétaires », ils ont vite acquis la certitude que celui-ci n'est autre que l'homme qui se fait passer à l'instant même pour le chauffeur de la Mairesse.

Dans le quart d'heure qui suit, un *break* bleu nuit vient stationner à cent mètres de la berline noire dans laquelle Simon attend la fin de l'inauguration du Mémorial.

Simon, pensif à l'extrême, n'est pas en état d'y prêter la moindre attention. Pendant le court trajet qui les a menés de la Mairie au Mémorial, Laura Duplessis n'a manifesté aucun signe particulier de trouble ou de connivence. Pire encore : elle lui a parlé comme s'il était son chauffeur attiré. Aucune référence au fait qu'il soit venu remplacer Mo au pied levé. Encore moins, bien entendu, au fait qu'elle se soit invitée avec lui, hier soir, dans sa chambre. Encore moins qu'encre moins à ce qui s'y est passé ensuite. « Vous êtes un amour d'y avoir pensé ! », lui a-t-elle en revanche susurré lorsqu'il lui a remis le rapport du chef du Bureau des Canaux. Puis, jugeant l'épaisseur dudit rapport tout en retouchant son maquillage et en ravivant son parfum : « Ces fonctionnaires ! Pas capables d'écrire bref ! J'ai pourtant posé une question simple : dans quel sens le canal coule-t-il ? Même vous, tout chauffeur que vous êtes, vous pourriez me répondre sans détour ! Pas vrai ? Mais eux, non. Eux, il

leur faut trente pages. Heureusement, il y a une synthèse ». Enfin, après avoir commencé à lire celle-ci pendant qu'il cherchait en vain une place et se résolvait à stationner en double file : « Tiens ! Plus intéressant que je ne l'aurais cru. Je terminerai plus tard. Quelle corvée, tout de même, que cette inauguration ! Heureusement, vous me ferez le plaisir de m'attendre, n'est-ce pas ? ». Sur ce, elle est sortie de la voiture en effectuant un lent mouvement de rotation qui, a-t-il pensé, exposait ses cuisses plus que nécessaire. Le rapport est resté sur la banquette arrière, ouvert à la page de la synthèse et coché en marge, d'un trait de rouge à lèvres, au paragraphe relatif au SIRBA. Est restée aussi, suspendue dans l'habitacle, une trace envoûtante de son parfum.

Après quoi, Simon a enfin trouvé à garer la berline un peu plus loin. Il a ôté ses lunettes et fermé les yeux. Autant de raisons pour ne pas avoir repéré, dans le rétroviseur, les quatre malabars postés un peu plus loin dans leur *break*. Trois d'entre eux le surveillent nonchalamment pendant que le quatrième, un téléphone portable collé à l'oreille droite, fait de grands moulinets de la main gauche.

Tout bien réfléchi, Simon pouvait-il vraiment s'attendre à une autre attitude de la part de Laura Duplessis ? Il a bien noté tout à l'heure, lorsqu'elle s'est enfournée dans la voiture, qu'elle avait troqué son tailleur de la veille contre une insidieuse jupe fendue. Mais rien de plus. Pour le reste, elle n'a guère eu de peine à lui accorder plus de considération que lorsqu'elle a surgi dans sa chambre avec Mo, hier soir. Mais à peine plus que lorsqu'elle en est partie en pleine nuit en lui laissant ses instructions. Il a été et reste quasi invisible à ses yeux. Une nuque, une casquette et une fonction de chauffeur. « Tout chauffeur que vous êtes », a-t-elle tenu à rappeler. Elle s'est pourtant montrée capable de s'intéresser à un peu plus qu'à cela. « Vous êtes un amour ! », lui a-t-elle dit aussi. Mais qu'est-ce qu'un amour pour elle ? Il pense à Mo raide mort sur son lit, et au crayon qui ne doit pas en mener large en telle compagnie. Il va falloir continuer d'aviser. Et, pour commencer, veiller à ce que madame la Mairesse comprenne, et rapidement, dans quel sens il est de son intérêt que s'en aillent les eaux du canal. Rapidement, c'est-à-dire avant que le président du SIRBA ne s'en mêle et ne lui impose son point de vue pendant leur déjeuner. Il se met à pleuvoir. Le cliquetis des gouttes sur le pare-brise vient à bout, c'est bien connu, de toutes les ruminations. *Stabat mater*. On est toujours le crucifié de quelqu'un. Ou de quelqu'une. Pour cela aussi, il y a des procédures. Prévoir la suite. Simon finit par s'endormir.

De petits coups sur la vitre, où sa joue s'est posée, le réveillent.

- « Heureusement que cela n'a été qu'une giboulée, sinon j'aurais pu attendre longtemps un parapluie », lui dit-elle avec un sourire mi-figue mi-raisin.

Il se précipite pour lui ouvrir la portière. Elle le regarde d'un air narquois :

- « Il faut mieux dormir la nuit », lui glisse-t-il en s'installant. « Bon, revoyons ce rapport ! Vous connaissez le Restaurant des Deux Quais, je suppose ? ».

- « Oui, bien sûr. » Occupant une péniche luxueusement réaménagée, au confluent du canal et de la rivière, c'est l'une des tables les plus réputées de la ville. Des tarifs inabordables pour lui, s'il allait au restaurant, ce dont il n'a jamais l'occasion, ni l'envie. « Je passe parfois devant en me promenant le long des berges, le dimanche ».

- « Alors, en route ! Prenez votre temps, je déteste arriver à l'heure à mes rendez-vous. Vous habitez donc près de la rivière ? »

- « Non, mais près du canal ».

- « Ah oui, le canal, justement ! » Elle termine la lecture de la synthèse, et jette la liasse sur la banquette. « Les conclusions de ce chef de Bureau sont ineptes. Cela frise la paranoïa. Je peux bien vous le confier, à vous qui n'êtes pas concerné par ce genre de problèmes. Enfin, ce sont aussi vos impôts, et puis vous pouvez constater de vous-même, en tant que riverain. Me croirez-vous si je vous dis que la Ville paye grassement des agents pour qu'ils m'écrivent noir sur blanc, contre toute évidence, que le canal coule en direction de la banlieue ? »

- « Mais, Madame, n'est-ce pas le cas ? »

- « Ah bon ? Vous aussi ? Décidément ... Mon ami, réfléchissez donc un peu ! Tout converge vers la ville, tout est aspiré par elle. Les routes comme les chemins de fer, les commerçants les jours de marché comme les paysans quand leurs terres ne les nourrissent plus. Et les canaux aussi, comme le meilleur de ce qu'ils transportent ... »

- « Et comme le pire aussi ? Les brumes, les mauvaises nouvelles, tout ce qui flotte ? De ma fenêtre, je vois plutôt que la ville exporte vers sa banlieue ce qu'elle ne veut plus, ce qu'elle ne peut plus, ce qu'elle ne doit plus garder pour elle. Et que c'est une chance pour vous, Madame, qui en êtes la responsable ».

- « Je vous remercie de penser ainsi à mes intérêts. Mais vous faites fausse route, mon ami. J'ai besoin d'un chauffeur, pas d'un poète. D'ailleurs, nous voici arrivés. Méditez en m'attendant ce proverbe espagnol « *La poule naît au village, mais on la mange à la ville* ». Voilà toute l'affaire. Je vous laisse ce rapport. Faites-moi un plaisir. Déchirez le pour moi. Et jetez-le au canal. Vous verrez bien dans quelle direction il ira se noyer ! Cela fait, repassez me prendre à quatorze heures ».

Et elle sort de la voiture dans un grand éclat de rire photogénique pour se diriger vers le restaurant sur le ponton duquel l'attend un grand type maigre flottant dans un *duffle-coat* en lequel Simon reconnaît son directeur de cabinet.

Le *break* bleu nuit s'est arrêté un peu plus loin. L'un des occupants en descend et se dirige lui aussi vers le restaurant, chapeau sur le nez et mallette à la main. Le président du SIRBA, sans doute.

Simon redémarre, scrupuleusement suivi par le *break*. Direction Hôtel de l'Écluse. Le volant glisse entre ses mains moites. Le sang bat dans ses oreilles. Il vocifère en silence. « Et les œufs ? », marmonne-t-il. « Peut-être bien que la poule rurale finit sa carrière dans une marmite urbaine ; mais, en attendant, qui s'occupe des œufs ? » Il rage de mesurer une fois de plus à quel point le pouvoir dissimule à ses détenteurs l'insincérité de ses causes, la volatilité de ses attributs et les limites de ses effets. Il se dit qu'il n'est pire aveugle que celui qui se croit clairvoyant. Il se dit que la volonté d'accaparer les mises abuse les sens et amuse les croupiers. Il se dit qu'à trop fleurir les impasses on désespère les chemins. Il se dit que les chemins renoncent alors à conduire d'un lieu à l'autre pour ne plus mener que de soi à soi. Il se dit que toute conviction privée de son objet commence par grêler les visages et finit par crever les masques. Il se dit qu'il n'est de liaisons dangereuses que pour qui veut trop se tenir à l'écart des nœuds qu'elles glissent autour des cous. Il se dit que le privilège du pouvoir réside dans l'illusion de sortir indemne du suicide qu'on enjoint à son peuple.

Simon se dit surtout qu'il n'est plus temps de s'en dire plus encore. S'il n'est pas Valmont, il est encore Simon. Et il n'a pas écrit son dernier mot. Chaque minute voit s'amenuiser les chances de prémunir Laura de ses erreurs d'appréciation et de la protéger, à son insu, de leurs contrecoups.

Même les ordinateurs et les écrans de son époux se sont avérés impuissants à redresser le cours des choses en sa faveur, malgré l'entrelacement des circuits activés et tous les mots qui leur ont été confiés. Il faudra s'en assurer, pour la forme, en repassant tout à l'heure au bureau avant de retourner au Restaurant des Deux Quais. Mais, pour l'instant, qui d'autre que le vieux crayon pourrait-il se montrer à la hauteur de la situation ?

Le rapport à la main, Simon passe en le saluant à peine devant le gérant de l'hôtel. Celui-ci est surpris de le voir à cette heure, coiffé d'une casquette, et pourtant si ébouriffé.

- « Vous avez oublié de laisser la clé pour le ménage », lui fait-il remarquer.

- « Demain suffira bien ! » lui répond Simon, déjà parvenu au premier palier et qui, en quelques enjambées, a atteint le second, puis la porte de sa chambre et qui la referme à clef derrière lui.

Un silence immobile et tonitruant règne dans la chambre, doublé d'un équilibre thermique inquiétant : le cadavre, déjà froid, et le crayon, brûlant de se mêler des affaires, sont tous deux fidèles à leurs postes.

Action. Les gestes de Simon sont précis, rapides, efficaces. Enfin, presque. L'employé modèle est à son comble. Enfin, à peu près.

D'abord Mo. Dans la poche de la veste, il glisse le rapport, avec la synthèse. Un doute. Non, il arrache cette page. Sur le crâne blême, bien que basané, il visse la casquette. Un doute. Non, pas la casquette. Autour du corps, déjà raide, il roule la couverture du lit. Un doute. Si, il a conservé une pelote dans le placard. Il ficelle le tout des pieds à la tête. Un paquet, plus de cadavre.

Le crayon, maintenant. Au dos de la feuille arrachée, Simon lui fait inscrire ce qu'il convient de faire. Mais c'est peut-être l'inverse. Qui sait d'où viennent les mots ? L'homme et l'outil sont saisis d'une même fièvre. Cela peut arriver. L'écriture s'en ressent. Voici ce qui sera lu par qui viendra le lire : « *Ce qui a été dit doit être fait. Amour et pouvoir, désir et devoir, corps et rapport, c'est tout un. Elle a dit cette nuit qu'il faut s'occuper du corps. C'est une évidence. Elle a dit à midi qu'il faut jeter le rapport au canal. Pour voir. C'est l'ordre qui va avec. Ce qui est écrit doit être fait. Exécution.* »

Simon bourre sa pipe et l'allume devant la fenêtre. Sur le cahier, il ajoute : « *Ce qui est rêvé a été vécu. Ce qui est vécu a été rêvé. Il n'y aura bientôt plus de différence. Les mots sont un seuil. Ce qui a été écrit sera. Et sera livré au courant pour savoir où ça va. L'ordre au dos de l'ordre, c'est peut-être le désordre mais c'est encore l'ordre. Tout change puisque rien ne change. Répétition.* »

C'est un Simon lunaire et apaisé qui, la pipe dans une main et la casquette dans l'autre, repasse devant le gérant de l'hôtel. Pris en étau entre les tas de sable blanc et de graviers calibrés, un arc-en-ciel pâle coiffe le canal. Deux des occupants descendent du *break* pendant que le troisième reprend sa filature.

Simon profite de la demi-heure qui lui reste pour repasser au bureau. Les secrétaires sont parties déjeuner. Gondry aussi. En feuilletant le « mémo » des « affaires traitées » dans les armoires du secrétariat, il trouve une copie de sa synthèse, validée le matin même en un temps record par Gondry, le sous-directeur des Affaires courantes et le directeur des Immobilisations et de la

Maintenance, et transmise au directeur des Voies et Fluides. Y est jointe, sur le même sujet, une copie de la note non moins rapidement rédigée par celui-ci et aussitôt adressée au cabinet de la Mairesse. Elle tempère mollement les insinuations sur le SIRBA et, de fait, les tourne poliment en dérision. En revanche, elle contre-argumente avec une rare sévérité la proposition de consulter les riverains, qu'elle qualifie d'« idéologique ». Autant dire que, selon la terminologie administrative usuelle, elle la torpille sans recours.

Mais Simon n'y voit, à juste titre, qu'un leurre, une classique diversion destinée à faire oublier le caractère banal et troublant de tout le reste. Banal par la confirmation de ce que les hiérarchies ne prennent décidément guère connaissance du contenu des rapports que produisent leurs petites mains. Troublant en ceci que pas moins de deux directeurs de l'administration centrale de la Ville se sont astreints à prendre position en moins d'une demi-journée sur une question restée pendante depuis la percée, il y a près de deux siècles, du canal : le sens de la coulée de ses eaux. Question triviale pour le premier géomètre venu – même si l'idée d'en consulter un a toujours été, semble-t-il, scrupuleusement écartée. Mais de toute évidence essentielle pour certains potentats de l'élite municipale. Simon ne vivra pas assez longtemps pour savoir à quel point, mais il commence à deviner que les intérêts en jeu dépassent son imagination. Et que celle-ci, en improvisant sur l'écran, et dans l'urgence, l'implication du SIRBA et de bien d'autres n'a peut-être que frôlé une réalité dont l'étendue reste insoupçonnable.

Il est probable qu'à ce stade, et quoi qu'elle pense, Laura Duplessis en sait à peine plus.

- « Je vous en prie », répond-elle gracieusement au président du Syndicat qui lui demande, pardessus le gratin d'écrevisses, l'autorisation de répondre à l'appel stridulant de son portable.

- « Je vous remercie. On ne peut jamais être tranquille ! Vous savez ce que c'est... » Il presse la touche verte. « Oui, c'est moi ». Il écoute en étalant la citronnade aux fines herbes. « Vous êtes sûr ? » Il fait danser le vin blanc dans le culot de son verre. « Lisez moins vite, bon sang ! ». Il boit une gorgée. « Bon, eh bien faites comme il dit ». Il regarde Laura Duplessis. « Et gardez la feuille ». Il repose son verre. « Oui, exactement. Non, en sortie de ville. Voilà. Très bien. Et tenez-moi au courant ». Il presse la touche rouge. « Excusez-moi. Il faut tout leur dire. Vous savez ce que c'est. Où en étions-nous ? ».

Dans la chambre de Simon, l'un des deux sbires compose un nouveau numéro sur son portable pour aboyer au troisième l'ordre de les rejoindre avec la voiture en bas de l'hôtel. Il le rengaine aussitôt dans la poche de son manteau en y joignant, soigneusement pliée, la synthèse du rapport au dos de laquelle figure le mode d'emploi sibyllin du cadavre de Mo. Il montre celui-ci du doigt à son acolyte : « Allez, on l'embarque, option canal ».

Ils vérifient la solidité des liens et des nœuds autour de la couverture, puis surveillent la rue. Le moment venu, ils chargent la momie sur leurs épaules, entrebâillent la porte, vérifient que la cage d'escalier est déserte, descendent les deux étages, passent devant le gérant de l'hôtel et lui rendent les clés en traçant une double croix sur ses lèvres. Ils s'assurent de l'absence de piétons sur le trottoir et enfournent leur charge à l'arrière du *break* où les attend leur comparse, revenu illico de l'annexe de la Mairie. Ils démarrent en trombe vers le Restaurant des Deux Quais et y arrivent en même temps que Simon au volant de la berline noire. Il est un peu moins de quatorze heures.

Laura Duplessis, son directeur de cabinet et le président du SIRBA ne tardent pas à sortir. Ils se serrent longuement la main. Gravement aussi, remarque Simon. Le président s'éloigne vers le *break*. Les deux autres rejoignent Simon, qui leur ouvre les portières.

- « Nous retournons à la Mairie », indique le directeur de cabinet. Laura et lui se parlent peu, et lui prêtent encore moins attention. Il est vaguement question de gastronomie. C'est dire. Le silence s'installe.

- « Je crois que nous avons bien fait », dit Laura au bout d'un moment. « Au fond, si la ville importe des richesses, elle exporte aussi des valeurs. Et pour celles-ci, nous n'avons pas besoin des bateliers ».

- « De toutes façons, il faudra bien qu'ils le comprennent ainsi », approuve le directeur de cabinet. « Nous arrivons. Je vous prépare un relevé de décisions pour diffusion aux Directions concernées ».

- « Parfait », approuve Laura, et tous deux sortent de la berline sans un mot pour Simon. Mais Laura se ravise et revient vers lui : « Passez me prendre à dix-huit heures trente ; vous me reconduirez chez moi ».

- « Entendu », répond Simon, enchanté de cet imprévu. Pensant avoir achevé sa mission, il comptait laisser la voiture et les clés sur place. Il décide donc de les conserver et redémarre vers l'annexe de la Mairie, toujours suivi du *break*.

Arrivé à l'annexe, Simon regagne son bureau. L'un des passagers du *break* en descend, écoute les consignes du président et va s'installer à la brasserie, en face de l'annexe. Le *break* repart, dépose le président devant le siège du SIRBA, et s'éloigne en direction de la banlieue.

Simon, que personne n'interroge sur sa longue absence, passe le reste de la journée le nez plongé dans ses bordereaux et dans la préparation de la fameuse note sur les procédures y afférant. Il se consacre aussi aux insipides paperasseries dont Gondry, comme à son habitude, se complait à l'accabler en un jet continu de requêtes afin de se réserver pour lui-même, comme à son habitude aussi, de plus gratifiantes tâches.

Mais, cet après-midi, Simon consulte sa montre plus souvent que de coutume. À dix-huit heures, il vérifie la présence de la casquette dans sa sacoche et salue Gondry qui, retransché derrière ses piles de dossier, prend pour éviter de lui répondre l'air affairé de celui qui se doit de rester au bureau plus tard que les sans-grades. Il rejoint la berline. Pas plus que depuis la fin de matinée il ne remarque le *break* qui, revenu se garer devant la brasserie, allume ses phares en même temps que lui les siens et qui l'accompagne fidèlement jusqu'à la Mairie.

Laura, comme il se doit, se fait attendre. Pendant le premier quart d'heure, il attend encore la Mairesse. Il est plus persuadé que jamais de la gravité de l'affaire du canal. Il sait aussi, que, par l'entremise des indications données ce midi à son crayon, le corps de Mo y a maintenant été jeté. L'employé dévoué qu'il est encore se demande avec anxiété comment la convertir à l'idée du seul sens possible pour le canal et pour elle : celui qui éloignera le cadavre de la ville et, partant, des investigations gênées de la police dès qu'on l'aura repêché puis de celles, insidieuses, de la presse.

Mais pendant le quart d'heure suivant, c'est la femme que Simon attend. Celle qui a fait irruption dans sa chambre et dans ses rêves. Celle qui l'a traité de poète. Celle pour laquelle il a transgressé plus d'une règle en quelques heures. Celle dont le parfum habite encore, lui semble-t-il, l'habitacle de cette berline d'où il guette son arrivée, le cœur battant, comme un adolescent sidéré par la puissance des diktats de l'amour. Celle qu'il veut préserver de tous les dangers pour la garder intacte à son désir. Anxiété. Impatience. Amour. Désir. Que se passe-t-il ?

Il essuie ses lunettes. Quand il les réajuste, un peu de travers, elle est là. Il n'a pas le temps de sortir pour lui ouvrir la portière que, déjà, elle s'est glissée sur la banquette arrière. « Allons-y », lui dit-elle. « Je suis épuisée ».

Il ne connaît pas son adresse. Il pense qu'elle croit qu'il la connaît. N'est-il pas son chauffeur ? Il roule au hasard. Elle s'en rend compte.

- « Vous êtes têtu », suggère-t-elle avec un ton d'indulgence amusée. « Je viens de vous dire que je suis épuisée, et vous, vous persistez à vouloir me montrer de nouveau votre sacré canal ! Mais sachez que je suis aussi têtue que vous. Ma position est arrêtée. D'ailleurs, j'ai rendu mon arbitrage cet après-midi. Je n'y reviendrai plus. Oh, j'ai bien vu que l'on me conseillait de consulter les riverains. Mais à quoi bon ? De toute façon, c'est trop tard. »

- « Dommage », murmure Simon. « Dommage pour vous ».

- « Pourquoi dommage pour moi ? Je suppose que vous m'auriez aussi donné le même conseil, si vous aviez pu ? »

- « Vous auriez en effet pu demander l'avis des riverains », répond Simon, et il croise son regard dans le rétroviseur. Un regard qui achève de le faire chavirer. « Les gens qui voient sont parfois ceux qui savent. Encore faut-il savoir qu'ils savent. »

- « Poète, et philosophe aussi ! Me voilà bien servie ! Je n'en demandais pas tant de la Direction des ressources humaines », lui lance-t-elle en riant. « Mais j'y pense », reprend-elle – et ses yeux brillent soudain dans l'éclair des phares qui les croisent – , « n'êtes-vous pas vous-même l'un de ses fameux riverains ? »

- « En effet », répond-il comme s'il y avait lieu, en la circonstance, d'en éprouver quelque fierté.

Elle fait mine de réfléchir un instant :

- « Eh bien, je vous donne une dernière chance de me convaincre. Faites-moi le plaisir de me conduire chez vous et de me montrer ce qu'il en est de vos théories sur le canal. Je vous donne un quart d'heure, pas plus ! »

La voix est espiègle, mutine. Un défi. Simon est bouleversé. Tout devient possible. Les pneus de la berline crissent comme il tourne à gauche pour longer le quai. Derrière, le *break* peine à suivre.

Simon pile devant l'Hôtel de l'Écluse, arrache les clés du tableau de bord et se précipite pour ouvrir la portière.

- « Du calme, monsieur le chauffeur poète philosophe », lui dit-elle d'un air faussement effarouché, « j'ai dit un quart d'heure, mais cela peut être dix minutes comme vingt ! »

Le gérant de l'hôtel veut arrêter Simon comme pour lui faire comprendre quelque chose au sujet d'une visite qu'il aurait pu avoir en son absence. Mais il aperçoit Laura Duplessis. Il s'incline devant elle et lui souhaite le bonsoir sans plus bafouiller que cela. Il ne semble pas étonné. Elle, soudain très froide, lui glisse à mi-voix quelque chose sur sa licence d'hôtellerie, en note le numéro sur son agenda, et ajoute : « Bien entendu, pas un mot de cela à quiconque, sinon ... ». Et elle rejoint Simon, qui a déjà entrepris de gravir le premier étage. Encore un étage. La porte se referme en claquant derrière eux.

Que l'on ne compte pas sur moi pour relater ce qui s'est alors passé. J'ignore si on me lira et, si oui, j'ignore surtout qui me lira. Qui plus est, j'arrive aux dernières pages de ce cahier, ma mine est usée et, si je sais depuis longtemps écrire sans Simon, je ne peux sans lui faire usage du taille-crayon. Personne ne peut plus rien pour moi. Je finirai sans doute bientôt ma carrière au fond d'une poubelle. Je n'ai plus rien à perdre. Comme disait souvent Simon : « Je ne vis pas ; je suis vécu. ». Le seul pouvoir qu'il me reste est de décider de ce que je n'écrirai pas. Pour les besoins de l'enquête, la chambre a été mise sous scellés. Bientôt, ce cahier sera confisqué par la police – comme les autres l'ont été ce soir-là par les types du SIRBA quand ils sont revenus s'occuper de Simon. J'ignore d'ailleurs pourquoi ils ont laissé celui-là bien en vue sur la table, après l'avoir feuilleté et n'en avoir arraché les quelques pages blanches qui restaient. Et pourquoi les inspecteurs, quand ils sont venus le lendemain soir examiner la chambre avec le gérant de l'hôtel, n'y ont pas prêté attention. Cela viendra. Ils prendront peut-être connaissance des rêveries érotomanes que Simon, entre autres folies, y a consignées. Et cela ne changera rien. Car ils savent ce qu'il leur faut savoir. Le corps de Simon a été retrouvé au matin flottant dans le canal, coincé entre deux pilotis du Restaurant des Deux Quais. Pipe et lunettes dans l'une des poches de son manteau. Et, dans l'autre, la casquette de Mo. Mo dont le corps a également été découvert dans le canal, mais à plusieurs kilomètres de distance, par un pêcheur à la ligne de banlieue. « Porté là par le courant », a précisé l'inspecteur en examinant d'un œil distrait la collection de disques de Simon pendant que son collègue, dépliant le journal du jour, lui lisait l'article dans lequel Laura Duplessis déclarait tout ignorer des raisons pour lesquelles un obscur agent de son administration avait tué son chauffeur habituel, pris sa place pour la journée et s'était suicidé le soir venu. Telle est donc la version officielle. Et si, au bout de bois que je suis devenu, à celui qui a fait savoir autant qu'il a su faire, il est permis de dévoiler la version réelle des faits, et bien la voici : c'est la même. Mon amertume est sans fond et c'est pourquoi je garderai le silence. On croit Simon noyé sans son crayon, mais c'est celui-ci qui l'a fait plonger. Simon prend le crayon. Le crayon prend Simon. Mine de rien.

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Mine de rien - 2008

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0566-9